

L'INVASION SELON MIRBEAU

Le dictionnaire (Hachette, 1992) définit l'"invasion" de la manière suivante : "Irruption d'une armée d'un État dans un autre État. Pénétration, accompagnée de destruction et de violence, d'un peuple étranger dans un territoire donné. *Invasion de moustiques* ."

Dans son pamphlet hebdomadaire, *Les Grimaces* [1], lancé en 1883, Octave Mirbeau se présente comme : "le zéléteur obligé de la monarchie, de l'Église, de l'Armée et de la Patrie", mais aussi comme : "le révolutionnaire qui lance un appel au choléra vengeur", ou souhaite qu'un aventurier vienne "accomplir l'œuvre de déblaiement nécessaire et de sanglante épuration" [2].

Le coup de balai ou de torchon, le polémiste le justifie par l'immigration que, grâce à un tout de passe-passe, il présente comme une invasion. Autrement dit, l'imaginaire est mis au service de l'idéologie.

C'est que, avant de "donner son cœur aux misérables et aux souffrants de ce monde" (Zola), Mirbeau a dû, pendant une douzaine d'années (1872-1884), proscrire sa plume et se faire le larbin de la réaction. Il se soumet aux consignes de ses employeurs successifs et rédige des articles au service de causes dont on peut se demander si elles étaient les siennes, puisque dans *L'Ordre* bonapartiste, il se fait l'avocat des humbles, dans *Le Gaulois* légitimiste, il défend la justice sociale, et, dans *Les Grimaces* anti-républicaines et antisémites, il appelle de ses vœux le grand soir qui, de la société pourrie, fera table rase.

Pierre Michel a reproduit [3] un articulet, paru le 30 janvier 1883, où Octave Mirbeau dénonce l'antisémitisme des bien-pensants et des socialistes à la Jules Guesde, qui assimilent "juiverie" et oligarchie. Deux mois plus tard, le journaliste rend compte d'un livre de Théodore Vibert, *La race sémitique*, qui "restitue aux enfants de Sem la place qui leur appartient légitimement dans l'histoire". C'est encore P. Michel qui nous procure des chroniques philosémitiques publiées dans *Le Gaulois* par Mirbeau, sous le pseudonyme de Tout-Paris : "Le premier de l'an israélite" (17 septembre 1879), "Le Yom Kippour" (14 septembre 1880 et 3 octobre 1881), "La barmitzwa" (6 février 1881), "Le carnaval israélite" (13 mars 1881), "Les Pâques israélites" (14 avril 1881).

En l'espace d'un trimestre, le chroniqueur se métamorphose en un pamphlétaire antisémite, avant de faire publiquement son mea culpa, dans *Le Gaulois* (14 janvier 1885), pour l'antisémitisme des *Grimaces* — mais de tels textes entacheront pour longtemps la mémoire de l'écrivain (P. Michel).

Ensuite, Mirbeau se rallie aux thèses libertaires et s'attache à démasquer les institutions pour en dénoncer le caractère oppressif (famille, école, Église, armée, usine, "justice", finance, parlementarisme, colonialisme...). L'affaire Dreyfus l'amène à comprendre que les groupes libertaires sont trop désunis pour peser dans le rapport de forces entre les classes sociales. Il lance une pétition, se réconcilie avec Jaurès, donne pleine mesure de son engagement dreyfusiste en publiant, dans *L'Aurore* de Clémenceau, quelque cinquante articles [4], il participe aux meetings organisés à Paris et en province...

Mais revenons au temps des *Grimaces*... et de l'"invasion". Qui veut noyer son chien... L'immigration ("entrée, établissement temporaire ou définitif dans un pays, de personnes non autochtones") est présentée comme une agression de l'étranger, du juif en l'occurrence, à qui Mirbeau prête les traits du prédateur, de l'envahisseur guerrier ou microbien.

Ces images appartiennent à une structure anthropologique de l'imaginaire que Gilbert Durand désigne par l'expression : "les visages du temps" ; ils appartiennent au registre de l'image fondé sur l'antithèse.

Le temps est la contrainte suprême, lié à la vie biologique et conduisant à la mort ;

l'agression est rendue par les figures privilégiées du bestiaire ; les tentacules manifestent la présence menaçante de la mort :

[A]u bout de ce bras, une main de proie, dont les doigts s'agitaient pareils à des tentacules de pieuvre. (p. 386)

L'impression est si forte qu'on est victime d'une hallucination:

[E]lle s'allongeait, elle grossissait démesurément ; on eût dit qu'elle remplissait toute la vaste nef de ses gestes épouvantants. J'imaginai que la France était là, sur la scène, couchée parmi les ruines, belle, pâle et souffrante. (*ibid.*)

Rien ne semble capable d'empêcher l'inexorable développement de cette main qui vampirise le corps souffrant de notre cher et vieux pays :

Et je vis cette main s'approcher d'elle, se poser sur elle, lentement, l'enlaçant de ses mille ventouses, pomper le sang chaud de ses veines qui se dégonflaient avec des bruits de bouteille qu'on vide. (*ibid.*)

"Venus de tous les coins de l'Orient" (parce qu'ils en étaient "chassés" — aveu involontaire que ces "envahisseurs" sont, en fait, des réfugiés), ces "hommes de proie", en "bandes", se sont "abattus sur nous" (p. 388) pour mettre "leurs doigts crochus sur nos économies" (p. 390).

Cette invasion "pacifique", qu'il est bien difficile d'assimiler à l'"invasion armée" (pléonasme ?), chassant les Français devant elle^[5], est réputée "autrement terrible" (p. 392) que la guerre. Plutôt voir briller "les sabres étrangers" que d'entendre "les souliers vernis" des juifs "craquer sur le parquet de nos salons !" (*ibid.*). Cette exagération est-elle convaincante ? D'ailleurs Mirbeau a, précédemment, militarisé les envahisseurs "pacifiques" en parlant de leur "quartier général".

L'expansion, l'extension, la prolifération, appellent les images de l'excroissance, de l'étouffement, ainsi que l'horreur du fourmillement : ces hommes, jadis, "secouaient leur vermine que le monde. Et toute vermine est larve (Apopcalypse IX, 3 et 7 ; XVI, 13).

L'invasion pacifique, comme l'autre, est facilitée par l'agissement des traîtres dûment stipendiés qui ouvrent

toutes grandes ces portes des salons les plus difficiles, à ces hommes, contre lesquels, dans certains pays, on dresse encore les chiens à se jeter, et les enfants, à cracher au visage (p. 389),

— "certains pays", dont la Russie, sans doute, où les progroms faisaient figure de "sport national"... en attendant la "solution finale".

À l'"invasion pacifique", est associée la "lèpre d'or qui ronge les âmes sous les courtines de soie" (p. 387), mal répugnant et contagieux d'Orient, qui ronge notre "francité après l'avoir mordue". Conséquence de la conquête, la mise en coupe réglée de notre pays qui perd ainsi son âme :

Ils roulent leurs sacs d'écus sur nos consciences et nos dignités. Paris s'est laissé envahir, puis conquérir par le Juif qui l'exploite âprement. (p. 388)

Devenu figure mythique, le Juif a droit à la majuscule, ce coup de chapeau typographique !

Il ne manquait plus que l'image de la féminité néfaste, Lilith ou Salomé, "la femelle" dont la beauté assure la "toute-puissance" et qui participe à la curée.

Les envahisseurs flattent donc les bas instincts, les apapétits cupides et les corruptions du peuple de France ; ils établissent leur hégémonie sur les ruines du génie français fait d'"aspirations grandioses", nationales. La "décomposition" de la France, aujourd'hui, permet d'exalter la grandeur du passé et d'opposer le patriotisme au cosmopolitisme.

La lèpre^[6] est réputée d'origine "orientale", et l'envahisseur vient de loin ; l'énumération permet de souligner, sans explication, la variété des origines des étrangers que subsume le terme "juif" (diaspora, connais pas !) :

C'étaient les Allemands et les Allemandes, les Grecs et les Grecques, les Égyptiens et les Égyptiennes, les Levantins et les Levantines, venus de tous les coins de l'Orient [...] qui battaient des mains, en acclamant comme un chef, Rothschild, le premier qui ait osé drainer — pour en faire de l'or, et mettre cet or dans ses caisses — notre honneur, nos richesses, notre sang. (p. 387).

Nicolas Flamel doublé d'Harpagon ! Et, pour le cas où le lecteur ne l'aurait pas compris, nouvelle énumération et, derechef, emploi du rythme ternaire :

Notre nationalité s'efface de plus en plus et disparaît sous l'invasion, sans cesse grandissante, des mercantilismes étrangers, des bazars poussiéreux d'Orient, des ghettos haïs de l'Allemagne. De Smyrne, de Chio, d'Alexandrie, de Constantinople, de Galata, comme de Cologne, de Francfort et de Berlin. (p. 388)

L'énumération, comme les triades — énumération en raccourci — appartient au style de l'hyperbole que caractérisent également l'expression de la "totalisation" et le recours au superlatif :

De la Bourse [...], ils rayonnent partout, [...] dans tous les endroits où, contre argent comptant, on vend des morceaux de notre pays qu'ils n'avaient pas encore. (p. 389),

la Bourse étant "le seul temple où repose la seule divinité qu'on puisse désormais adorer" (p. 391).

"La gloire, l'honneur, la patrie ne sont plus rien", "l'argent est tout" (p. 386) ; "toute-puissance" de l'argent, "toute-puissance" de la beauté (p. 388) de la femme corruptrice. Les Français possédaient "toutes les vertus qui font les peuples forts" (*ibid.*). On ouvre les portes "toutes grandes" aux hommes "de proie" (*ibid.*)^[7].

L'emprise de l'envahisseur se lit dans la triade de superlatifs : "Ils ont les plus beaux

équipages, les plus somptueux hôtels, les maîtresses les plus endiamantées" (p. 389) — le dernier mot constituant un néologisme savoureux et placé de telle manière que la monotonie est évitée.

Le rythme ternaire[8] procède d'une éloquence contenue : "Ils entrent dans nos affaires, dans notre politique, dans nos finances" (*ibid.*). Ici, construction anaphorique[9] : là, juxtaposition et coordination[10] : "Cette jeunesse est triste, ignorante et mal élevée" (p. 391).

Ce style de l'hyperbole est celui du registre diurne de l'imaginaire opposant aux "visages du temps" la violence héroïque qui exclut le mal et privilégie l'arme offensive ou le feu purificateur, seuls remèdes :

Hélas ! Il n'y en a point. Il n'y a que le fer qui fait couler le sang, et le feu qui brûle !
(p. 392)

Appel au meurtre. La lèpre fait naître le désir de s'abandonner à des forces obscures: Mirbeau voit en elle l'origine d'un monde chaotique, d'un monde à l'envers : le siècle "a bâti un trône aux Rothschild, un trône fait des débris des trônes de nos rois assassinés et de nos empereurs déchus" (p. 386). Ils "trônent en cette loge, au fronton de laquelle s'épanouissent les larmes de la France, sous la protection de notre drapeau" (*ibid.*).

Et, dans la rue, les Français ne sont plus que "tolérés" (p. 388).

Notre "microlecture" est invitée à lire d'autres titres des *Grimaces*. On y verra que Mirbeau hésite entre "le coup de balai d'un dictateur" et "la révolte sanglante de tout un peuple" (Pierre Michel). Il reniera d'ailleurs, nous l'avons dit, son antisémitisme, pour s'adonner à la dénonciation des "politicards véreux" et de leurs séides.

Claude HERZFELD

Chercheur associé Université d'Angers

Vice-Président de la Société Octave Mirbeau

***L'Imaginaire de l'invasion*, Direction Jean Ferreux, *Herméneutiques sociales*, N° 4-5, Téraédre éditions, 2000-2001.**

[1] Certaines chroniques des *Grimaces* ont été réunies en volume (Flammarion, 1927). On en trouvera aussi dans MICHEL, Pierre, *Combats politiques d'Octave Mirbeau*, Séguié, Paris, 1990. Voir également notre article : "Les *Grimaces* d'Octave Mirbeau", in *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 7, 2000. — Cf. *La Figure de Méduse dans l'œuvre d'Octave Mirbeau*, Nizet, 39510 Saint-Genouph, 1992.

[2] "Pots de vins", *Les Grimaces*, 4 août 1883.

[3] In *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 5, 1998, pp. 209-210.

[4] Cf. MIRBEAU Octave, *L'Affaire Dreyfus*, Édition établie, présentée et annotée par Pierre Michel et Jean-François Nivet, Librairie Séguier, Paris, 1991.

[5] Mirbeau, pour défendre une mauvaise cause, affectionne les formules frappantes (la clausule et chute de la chronique : "Demain peut-être nous nous appellerons Jérusalem !").

[6] La lèpre, comme la peste, est le mal (cf. *La Peste* ; "la peste brune"). L'épidémie de choléra favorise "la poussée des passions honteuses" ou une "recrudescence de la criminalité" chez les individus douteux (Thomas Mann, *La Mort à Venise*). Sur la maladie dans l'œuvre de Th. Mann, voir notre "Montagne magique", *facettes et fissures*, Nizet, Saint-Genouph, 1979.

[7] "Ce sont les étrangers qui sont tout". (p. 390)

[8] Le rythme binaire est, lui aussi, représenté ; le deuxième terme est mis en valeur par la juxtaposition : "L'invasion est complète, irrémédiable" (p. 390).

[9] "Vont-ils [...] prendre nos champs de blé, nos prairies et nos forêts ?" (p. 390). Cette construction n'est pas liée à l'emploi du rythme ternaire : "Ils rayonnent partout, dans les ministères, dans les ambassades, dans les appartements privés de l'Élysée, dans tous les endroits où [...] on leur vend des morceaux de notre pays" (p. 389).

[10] La coordination "assoit" l'assertion : ces cœurs ne battent qu'au tintement de l'or et au froissement des billets de banque" (p. 391).